

LANTERNE MAGIQUE

REVUE CRITIQUE DES THÉÂTRES, CONCERTS, ETC., ETC.

Les manuscrits déposés ne seront pas rendus.

Paraissant tous les Dimanches

Tout envoi non affranchi sera rigoureusement refusé.

RÉDACTION

PLATON-POLICHINELLE, ANATOLE DU GOURGUILLON.

Directeur-gérant L. LABASSET
Bureaux du journal, Rue Lafond, 10 Lyon.
(Boîte dans l'allée.)

ILLUSTRATION

TOLETTOC, C'EST-MARS ET PAUL DESRUES.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.



TONY SEIGLET.

Tony Seiglet est né à Lyon en 1833 ; il est fils d'un chef d'atelier de cette ville.

Destiné de bonne heure à la chorégraphie, Seiglet fut élève des classes de danse du Grand-Théâtre, sous M. Bartholomin, maître de ballet. Mais les exercices du ballon et les entrechats le séduisaient médiocrement.

M. Louis Monrose vint en représentation à Lyon ; à cette occasion on chargea Seiglet du rôle de Grippe-Soleil dans le *Mariage de Figaro*. Le feu comique de Monrose illumina notre jeune artiste, et à partir de ce jour il résolut de jouer la comédie.

Le hasard le servit à souhait : un nommé Chevalier formait une troupe pour exploiter Bourg, Anecy, Chambéry, Genève. Seiglet partit avec lui pour jouer les comiques ; mais au bout d'un mois le directeur le trouvant peu amusant dans cet emploi, lui fit jouer les confidents de tragédie avec mademoi-



selle Araldi, qui donnait des représentations avec la troupe.

Après mille déboires et péripéties, Seiglet fut engagé à Nîmes ; là il attendit le résultat de sa bonne ou mauvaise chance quant au tirage au sort. Son numéro fut bon ; ayant payé sa dette à la patrie, l'avenir était tout à lui ; Seiglet partit pour Paris, où il fut engagé pour le Havre, il y resta cinq ans ; du Havre il vint à Bordeaux et y fit un séjour de deux ans. Seiglet suivit la mauvaise fortune de son directeur bordelais, M. Carpiet, qui l'amena à Lyon, où notre désopilant comique commence sa sixième année.

Tony Seiglet est frère de Victor Seiglet, violon au Grand-Théâtre de Lyon, et élève de M. Aimé Gros.

La *Lanterne Magique* ne pouvait oublier Seiglet dans ses exhibitions lyonnaises. Nos lecteurs nous seront reconnaissants de leur donner la charge de cet artiste, que leurs albums réclament.

PLATON-POLICHINELLE.

Les orphéonistes et les melons poussent côte à côte à Melonville (*Fouilly-Jes-Oies*).

THÉÂTRE.

A propos de LA CONTAGION de M. Emile Augier.

(2^{me} Art. cle.)

— « M. Augier renonce à l'idée de faire représenter en province sa *Contagion* par les artistes de l'Odéon. — La nomination de M. de Chilly comme directeur de l'Odéon est officielle. » (*Courrier de Lyon* des 10 et 11 mai.)

Cet entre-filet tombe à pic. Imaginez-vous, lecteurs, que je faisais poser devant mon objectif le groupe des pensionnaires de M. de la Rounat; mais les poses de face se trouvaient mauvaises.

Parblen! Maintenant que M. Augier a renoncé à son tic:

— Tournez-vous, Mesdames et Messieurs! vus de dos!... ne bougez plus, attention; la planchette tombe; crac, ç'a y est!

St^e Thuillier! et vous, St^e Doche! ne vous en prenez qu'à M. Augier, si je ne vous fais pas de niches, cette fois; c'est bien malgré moi, je vous le jure, mes toutes belles.

Et toi, Thiron—*potiron*, que j'allais illustrer avec une marotte à un seul grelot pour figurer ton comique mono-corde, ne prends pas ton air de crapaud visqueux. Partie remise, très-cher!

L'entre-filet du *Courrier* nous apprend aussi la nomination de M. de Chilly comme directeur de l'Odéon, en remplacement de M. de la Rounat.

M. de Chilly, l'ex-acteur du *Boulevard du Crime*, qu'on appelait alors Chilly tout court, doit à la princesse **, dont il a su se faire une constante protectrice, les honneurs qui, depuis quelques années, pleuvent sur sa tête.

Il arrive à l'Odéon par l'*Ambigu*.

Ses aptitudes artistiques, son enthousiasme pour

le talent qui se révèle, le rendent sans doute digne de cette nouvelle faveur.

Lui! allons donc! On me dirait que M. de Chilly est un fils de l'Auvergne, que cela ne me surprendrait nullement. M. de Chilly ne connaît que les *majorats littéraires*; aussi les théâtres dont il sera directeur seront toujours des bastilles du monopole.

J'ai beau examiner, je ne vois donc pas ce que l'Odéon pourra gagner au remplacement de M. de la Rounat par M. de Chilly.

Je me trompe; ne désespérons pas de voir les pièces de M. d'Ennery, maire de *Cabour-Dives*, représentées sur le deuxième Théâtre-Français.

Déjà au moment de la reprise du *Juif-Errant* d'Eugène Sue à l'Ambigu, lorsque les jésuites furent supprimés de la pièce par ordre de la censure, M. d'Ennery, qui avait corrigé ce drame, vit son nom s'épanouir comme collaborateur de l'immortel défunt. *Proh pudor!*

Philippe dit d'Ennery a été nommé chevalier de la légion-d'honneur. Chacun sait ça!

Un soir, au café du théâtre de la Porte-St-Martin, quelqu'un qui avait jadis connu notre juif marchand de lorgnettes, demandait si c'était comme auteur dramatique et littérateur qu'il venait d'être décoré?

Monselet, qui se trouvait là, répondit: — *Allons donc! c'est pour étonner le monde.* (Historique.)

Nous venons de relire *la Contagion*. Il est certain que M. d'Herblay, à court de nouveautés, va s'empresser de monter celle-ci aux Célestins, puisque les représentations de cette pièce avec d'autres artistes que ceux de la capitale, ne sont plus frappées d'interdit par l'auteur.

Nous renvoyons à huitaine notre appréciation de la comédie de M. Augier; et s'il y a un coup de sifflet dans notre critique, les amis de l'auteur ne devront s'en prendre qu'aux tendances contraires au bon goût et à l'art, que le fidèle commensal du Palais-Royal affecte dans chacune de ses pièces, et à l'incroyable sans gêne de ses façons d'agir.

PLATON-POLICHINELLE.

SOUVENIRS D'UN LYONNAIS.

UNE NUIT A LA CAVE (PAS AU VIN).

Il m'est arrivé, il y a de cela un an, une aventure tellement drôlatique, que ne pas vous la raconter serait manquer au premier de mes devoirs, qui est de vous faire rire.

Allons-y donc gaiement, ça ne vous coûtera, du reste, que deux sous, y compris la prose de mon cher confrère Platon-Polichinelle, et une « image. »

C'était un soir du mois de mai.

« Joli mois de mai..... »

Vous savez le reste, après un succulent dîner au Rocher de Cancale, chez Bourget, cours de Brosses, 13, (surtout n'allez pas crier à la réclame), je m'é-

tais engagé sur l'interminable pont de la Guillotière, poussant droit devant moi, sans but, le nez au vent, en quête de l'imprévu.

Je ne sais plus quel philosophe a dit:

« Il faut tout prévoir, même l'imprévu. »

Or, c'est ce que j'avais fait prudemment et judicieusement, en me munissant de ce ridicule petit meuble appelé vulgairement parapluie, et ainsi nommé parce que s'il survient une averse, on peut être certain d'être trempé jusqu'aux os. Mais, pas de digressions inutiles, j'aurais par trop l'air, vraiment, de tirer à la ligne.

Laissant sur mes derrières la rue de la Barre, où l'on rencontre, soit dit en passant, plus de maçons que de jolies filles, j'étais parvenu, tout en rêvasant, jusqu'au bassin de Bellecour, quand tout à coup,

« *Infandum regina.....* »

CONCOURS DE LA LANTERNE MAGIQUE.

Trente-cinq essais nous sont parvenus ju-qu'à ce jour. Un petit nombre seulement, comme versification et style, nous ont paru mériter d'être imprimés. Nous en commençons aujourd'hui la publication qui sera continuée dans les numéros suivants. D'autres dans le goût de Piron ont été écartés, la *Lanterne Magique* ne tient pas à faire parler d'elle en justice.

La muse chansonnière est en proie au *virus*
De la sottise, et gagne à ça force *quibus*.
La voix de Thérèse lui sert de *prospectus*.
Déesse du Bœuf gras triomphe *mordicus*;
Femme à barbe et *Sapeur* font cocasse *chorus*;
Ce n'est pas seulement l'ivresse de *Bacchus*,
C'est de l'idiotisme!... Au *choléra-morbus*.
Nous voyons s'accoupler nos concerts-*omnibus*.

CAMILLE D...

Que j'aimerais donc mieux, par le train *omnibus*,
Le cœur libre et joyeux, bien muni de *quibus*,
A Beaune ou bien à Nuits aller fêter *Bacchus*,
Que de perdre mon temps à rimer *mordicus*!
On trouve cela bien, tous les sots font *chorus*,
Peste soit du crétin qui sema ce *virus*!
Et puisqu'il faut rimer d'après son *prospectus*,
Qu'il ait pour châtiment son *choléra-morbus*.

F..., de Dijon.

Merci du souhait!

Avec le docteur X..., hier, en *omnibus*
Nous causions du temps où, veuf de tout *quibus*,
Sacrifiant souvent Hippocrate à *Bacchus*,
Il allait au *Prado* gambader *mordicus*.
— « Avec les fous, dit-il, c'est vrai, j'ai fait *chorus*.
Mais je suis sérieux!... Le plus affreux *virus*
Est tué par mon baume! et sur mes *prospectus*
Je guéris peste, rage et *choléra-morbus*!!! »

BIBERON.

(La suite au prochain numéro.)

(quel est donc l'imbécile qui a osé soutenir que le latin servait à quelque chose,) quand tout à coup, disais-je, un orage épouvantable fondit sur notre vieille cité gauloise.

Je ne fis ni une ni deux, j'ouvris mon parapluie et attendis de pied ferme que l'occasion, sous la forme d'une faible femme privée de ce meuble précieux, vint s'offrir à moi.

Mon attente ne fût pas déçue, oh non!

A peine avais-je eu le temps d'incliner mon feutre sur l'oreille, de faire disparaître ma pipe dans les profondeurs de ma poche et d'assujettir mon binocle sur mon organe olfactif, que j'aperçus trotinant sous l'ondée deux petits pieds mignons finement chaussés et surmontés d'une paire de mollets du galbe le plus irréprochable.

Je n'avais pas une minute à perdre, la pluie pouvait cesser d'un moment à l'autre, je me recommandai mentalement à saint Cupidon, et m'élançai tête

INDISCRÉTIONS LYONNAISES.

Il est, paraît-il, si difficile de rencontrer deux cœurs réellement faits pour se comprendre, que la plupart des personnes qui ont goûté du mariage passent une bonne partie de leur vie à se plaindre à tous venants des mauvais traitements auxquels, — selon eux, — la destinée les a condamnées.

— Oh! les hommes!!!... disent les femmes.

— Oh! les femmes!!!... disent les hommes.

Ainsi de suite, alternativement, réciproquement et indéfiniment.

M. P... est possesseur de deux choses : une épicerie et une femme ; l'épicerie lui rapporte de l'argent et la femme lui fait des misères.

Cependant son vœu le plus cher serait d'unir son fils à une héritière dont il convoite les brillantes espérances.

Mais un indiscret vient de lui révéler que son fils entretient, depuis déjà longtemps, des relations avec plusieurs drôlesses du quartier, — pas celui des Terreaux, — l'autre.

— Malheureux! s'écrie-t-il.

— Comment, mon père, vous trouvez mauvais que je cherche à connaître entièrement une femme avant de l'épouser, lorsque vous, à chaque instant du jour, vous fulminez contre ma mère, dont le caractère n'est pas en harmonie avec le vôtre!

Il n'est pas déjà si bête, le petit *épiceur*.

On se plaint que la chanson est morte aujourd'hui.

Mais elle n'a jamais tant fait parler d'elle que depuis qu'elle n'existe plus. A l'*Eldorado* et au *Casino*, — ces deux temples de la défunte, — on se bat pour entrer.

Risette et Chaillier, voilà les aimants qui attirent la foule et qui savent la contraindre à rester.

Je n'en dirai pas autant de la bière qui, sans avoir la propriété du *ricin*, en a tout l'effet.

Quant aux chansons qu'on y entend, il paraît que le public les trouve charmantes. C'est tout dire.

La Femme à barbe, la Déesse du bœuf gras, la

Vénus aux carottes, etc., sont de petits chefs-d'œuvre qu'il n'a jamais assez entendus et qu'il prend plaisir à bisser.

Ce bon public!

La jambe de Donato lui donne des frissons et les biceps osseux de Mlle Busseuil lui causent des éblouissements.

En parlant de Mlle Busseuil, j'ai entendu quelque un murmurer : « Lorsqu'elle chante elle est toujours *après scier*. »

C'est bien sûr *appréciée* qu'a voulu dire ce plaisant?

Parmi ces chanteurs d'estaminets, il en est quelques-uns d'une... naïveté, — soyons polis, — sans égale. Ainsi dans un établissement que, par commisération, je ne nommerai pas, j'ai entendu interpréter de la façon suivante la romance de notre poète Sixte Delorme :

Dites-lui que je meurs, dites-lui *que je chante*
A son enterrement, car je retourne à Dieu...

Faut-il s'étonner après cela que certains chanteurs manquent tout-à-fait d'âme?

Mais ce n'est pas à Mlle Rose, la romancière de l'*Eldorado*, que ce reproche pourrait être adressé, car tout ce que chante cette artiste est bien su et surtout dit avec un sentiment plein de vérité.

M. Charbonneau quitte dans deux mois la direction de l'*Eldorado* et va s'occuper activement de la mise en exécution de son plan projeté pour l'établissement d'un railway aérien sur le coteau de Fourvières.

Notre jeune et charmant chef de musique Marc Jandard est, comme on le sait, doué d'une mine fleurie et d'un embonpoint très-prononcé.

Lundi, comme il passait devant un restaurant où deux de ses élèves étaient occupés à dévorer le dernier plat d'un maigre diner, l'un de ces croque-notes murmura en l'apercevant :

— On voit bien que notre chef n'est pas nourri dans ce restaurant.

— Mais, dit l'autre, tu ne peux pas dire non plus que *Marc Jandard en sort*.

MONITOR.

LA CHANSON DES FLEURS

Par de C... Musique de Louis GERIN.

Chantée au Casino par M. SYLVANI.

I

Nature aux formes symboliques,
Livre sublime écrit par Dieu,
Les fleurs sont tes phrases magiques
Comme les astres, fleurs de feu!
Elles enseignent la sagesse
Mieux que tous les révélateurs ;
L'amour est leur loi charmeresse ;
Voilà pourquoi j'aime les fleurs.

II

Là, ni caste ni privilège :
Voyez l'humble fleur du hameau,
L'aubépine au corset de neige,
Et voyez les fleurs du château...
La terre à toutes distribue
Ses sucs, le soleil ses splendeurs ;
Par toutes la rosée est bue ;
Voilà pourquoi j'aime les fleurs.

III

Que dit au cœur de tout bohème
La piquette au gai refrain?
« — Aime quand personne ne t'aime,
« Aime au hasard du grand chemin ;
« Aime ; la vie est éphémère ;
« Avec l'amour plus de douleurs ;
« L'amour est une autre prière ! »
Voilà pourquoi j'aime les fleurs.

IV

Quand ceux qui nous sont chers nous laissent,
Avant de s'envoler vers Dieu,
Dans les fleurs leurs âmes renaissent
Pour nous dire un dernier adieu.
Aussi bien souvent à leur vue
Malgré moi je verse des pleurs,
Je sens que mon âme est émue.
Voilà pourquoi j'aime les fleurs.

CORRESPONDANCE.

A Monsieur Jacques d'Oseil. — Merci. Passera quand la musique sera faite.

A Monsieur T.-R. de S. — Vos vers sont très-bons, mais impossibles à publier. Et les mœurs, donc !

A un jeune Plumitif très-actif et doué d'un beau Pif. — Comme vous avez pu le voir, nous acceptons. Merci. Le plus d'actualité possible.

A Monsieur L.-J., de la rue Delandine. — Très-bien ! C'est fâcheux que votre article ait une cocarde, (il n'en faut pas).

A Monsieur Carcamuche. — C'était déjà fait. Nous nous serions bien gardé d'y manquer.

Pour la correspondance :

L. L.

basse, dédaigneux du danger. En deux enjambées j'eus rejoint ma belle inondée.

Alors prenant ma voix de tête la plus mélodieuse : Comment osez-vous, lui dis-je, imprudente enfant, mouiller ainsi ces jolis petits pieds, effondrer ce mignon chapeau qui vous coiffe si gentiment ? vraiment ! *diva mia*, vous n'êtes pas raisonnable ; et sans attendre sa réponse, je déployai au-dessus de sa tête la majestueuse envergure de mon parapluie.

La toute gracieuse créature, loin de s'offenser de ma façon toute originale de faire agréer mes services, me répondit en riant :

— Ma foi, monsieur, vous penserez de moi ce que vous voudrez, mais j'accepte votre abri ; vous avez une figure *honnête* qui me décide, et puis, que deviendraient ma jolie robe de mousseline et mes bottines neuves?... Et je sentis, ô volupté ! son bras se glisser sous le mien.

Tout en cheminant, elle me raconta qu'arrivée de-

puis peu de sa province, elle était placée, en qualité de femme de chambre, chez un comte nouvellement marié, et qu'elle venait de porter en ville des lettres d'invitation pour *madame*.

Et vous, ajouta-t-elle ingénument, que faites-vous?

— Ma chère Clarisse, (j'ai oublié de vous dire qu'elle s'appelait Clarisse ; le joli nom, hein?) je suis... je suis... photographe.

— Quelle chance, dit elle, moi qui veux justement me faire tirer, vous vous en chargerez, n'est-ce pas?

— Comment donc, ma chère amie, mais avec un plaisir extrême.

Vous le voyez, la conversation prenait, de minute en minute, un ton plus familier, malheureusement il fallait bientôt se quitter, nous étions en vue de sa demeure.

Anatole DU GOURGUILON.

(La suite au prochain numéro.)



Paroles de C***

Musique de Louis GERIN

Chantée au Casino
par M^r SYLVANI.

Allegretto Gracioso

Na-ture aux formes symbo- li-ques, Li-vre sublime écrit par Dieu Les
fleurs sont les phrases ma gi ques Com me les astres fleurs de feu El-les enseignent la sa- ges- se Mieux que tous les re-vè-la-teurs L'a-
mour est leur loi charme- resse voi là pour quoi j'ai-me les fleurs Voi- là pour-quoi j'ai-me les fleurs voi-là-pour-quoi j'ai-me les fleurs